

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

G A S



C O N.

Sans crainte, sans soucis, je ris, je suis Gascon :
J'amuse les passants, et m'en blâmera-t-on ?

C'est moi qui déridant le front le plus sévère,
Souvent par un bon mot apaise la colère.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

Vol. I.

QUÉBEC, 17 MARS, 1858.

No. 3.

Littérature.

DIX MILLE GUINÉES DE RENTE.

Vers dix heures du matin, un dimanche du mois de juin 18... les rayons éblouissants du soleil illuminaient depuis plusieurs heures une petite mansarde, à l'arrière d'une maison située dans une des cours qui avoisinaient Oxford street, à Londres. Cette lumière intense frappa soudainement les paupières closes d'un jeune homme couché dans la mansarde, et finit par le réveiller. Il frotta ses yeux pendant quelques instants pour calmer l'irritation produite par les rayons du soleil, puis il bâilla et se mit à étirer ses membres comme un homme dont le sommeil a été lourd et pénible. Ses regards s'arrêtèrent d'abord sur un tas de vêtements qu'il avait jeté pêle-mêle sur une chaise sans dossier, la veille au soir à minuit, heure à laquelle il était revenu d'un grand magasin de draperie d'Oxford street, où il occupait l'emploi de commis. Il s'était senti si fatigué ce soir-là, tant la besogne de la journée avait été rude, qu'il s'était presque endormi en fermant les volets de la boutique. Aussi à peine arrivé dans sa mansarde, s'était-il déshabillé à la hâte et fourré dans son lit, pour s'y endormir instantanément d'un sommeil de plomb.

Quoi qu'il fût éveillé depuis quelques minutes, il resta dans la même position, s'allongeant, bâillant, soupirant et jetant, par intervalles, un regard irrésolu sur le foyer d'une petite cheminée où se trouvaient quelques poignées de bois et de charbon, plus deux ou trois allumettes qu'il y avait déposées à l'avance pour allumer plus vite le feu destiné à faire chauffer son déjeuner et de l'eau pour sa barbe.

Enfin, le commis sortit paresseusement du lit; mais à peine ses pieds avaient-ils touché le sol, qu'il se remit à bâiller et à étendre ses membres. Ensuite, il alluma le feu, y plaça une petite bouilloire, puis il regagna son lit et s'y plongea de nouveau, mais sans perdre de vue le feu qu'il venait d'allumer et dont il suivit les progrès d'un œil inquiet. Au bout d'un instant, ce feu ayant menacé de s'éteindre, le commis fut obligé de se relever pour aller ranimer la flamme. Cette fois, néanmoins, au lieu de se recoucher, il se contenta de s'asseoir sur le bord du lit, en attendant que son eau fut chaude. Dans cette posture, il se croisa les bras et donna des marques d'impatience en attendant tout à coup le carillon discordant des innombrables cloches qui appelaient bruyamment les fidèles à leurs dévotions du dimanche.

Voici quel fut à peu près le cours de ses pensées :

« Comme je m'amuse !... Dire que je n'ai que ce seul jour de liberté, dont je ne pourrai pas même jouir, tant je suis éreinté par mon travail de la semaine !... (Un bâillement.) Quelle existence que la mienne !... Me voilà dans ma ving-huitième année, et depuis quatre mortelles années je ne suis encore que simple commis dans la maison Tag-Rag et Cie., où je travaille comme un esclave, depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et cela pour gagner trente-cinq livres sterling par an et la nourriture !... Et M. Tag-Rag, cette brute, qui ne cesse de me parler du chiffre élevé auquel il a porté mes appointements !... Trente-cinq livres sterling par an !... Voilà tout ce que j'ai pour payer mon logement et me donner l'apparence d'un gentleman !... Sur mon âme ! cela ne peut durer ; car, parfois, je me sens désespéré, et des pensées étranges

se présentent à mon esprit !... Sept chellings par semaine pour cet affreux trou, dans lequel on ne peut faire un mouvement sans toucher les quatre murs ! continua-t-il avec une emphase pleine d'amertume, et en promenant un regard de dégoût autour de la mansarde. Une pareille existence n'est pas tenable !... O vanité des vanités ! comme dit la Bible !... Travailler chaque jour de l'année pour gagner trente-cinq livres sterling... et *pas d'avances* !... (Une pause.) Bon !... encore ces damnées cloches !... Vous pouvez bien sonner jusqu'à ce que vous soyez sêlées, si vous croyez me faire aller au temple, le seul jour qu'il me soit permis de prendre du repos et de respirer l'air pur !... Quelle amère plaisanterie !... (Un bâillement.) Au reste, à quoi bon sortir ?... Je puis tout aussi bien rester ici !... Qu'irais-je faire dehors ?... Tout le monde me rit au nez, en me voyant passer avec ma mine allongée !... « Voilà un courtaud de boutique ! » dit-on d'un air dédaigneux, car c'est ainsi que l'on nous nomme !... C'est bien la peine d'être un joli garçon !... du moins, à ce que l'on dit généralement, ajouta-t-il en passant instinctivement la main dans son épaisse chevelure rousse, et en jetant un coup d'œil dans un fragment de miroir accroché à la muraille. Par Jupiter !... à combien de jeunes personnes j'ai lancé des oillades provocatrices, tout en leur débitant de la marchandise !... du moins à celles que je voyais descendre de voiture à la porte du magasin !... On ne sait pas ce qui peut arriver. Voyez Tom Tarcish, par exemple, s'y est-il pris autrement pour épouser miss Twang, la fille du riche fabricant de pianos ? Un beau jour, il a envoyé promener son patron, et maintenant il vit de ses rentes !... En voilà un qui a en de la chance !... mais moi !... rien ne me réussit !... Ah ! si ja-

mais il m'arrivait une fortune, quelle figure je ferais dans le monde!... D'abord, je commencerais par acheter un titre... N'obtiendrais pas tout ce que l'on veut avec de l'argent?... *Sir Tittlebat Titmouse, baronnet*; ou bien, *Lord Titmouse*!... Comme cela sonnerait!... La première chose que je ferais, serait d'aller, dans une tenue d'irréprochable élégance, acheter quelques objets dans mon maudit magasin. Quelle ruineur parmi tous ces pauvres diables de commis aux jupes creusées, lorsqu'ils me verraient descendre de mon magnifique équipage!... Et Tag-Rag, mon patron... , quelles courbettes il ferait en s'avançant à ma rencontre!... Avec quel air dédaigneux je répondrais à ses politesses obséquieuses! (Un soupir et une pause.) Mais avant tout, je partirais pour Paris, car j'ai entendu dire que l'on y teint les cheveux en toute nuance, j'en reviendrais avec une chevelure noire comme l'aile du corbeau... ; toutes les femmes..."

Tout à coup, ce beau rêve fut troublé par la stridente ébullition de l'eau contenue dans la bouilloire. M. Titmouse la retira du feu, en versa quelques gouttes dans un vase contenant du savon, et se disposa à se raser. En se rappelant la couleur de sa barbe, on serait tenté de croire qu'il ne débarrassa son visage le plus complètement possible. Erreur! Chaque brin de la barbe faisant partie de ses épais favoris fut respecté comme une relique, sans parler de deux touffes qui, prenant naissance à la pomme d'Adam, se redressaient en pointes à la hauteur du menton. Tout récemment encore on admirait sur le visage de M. Titmouse une paire de moustaches et une impériale de toute beauté, mais le pauvre garçon avait été forcé de les sacrifier aux caprices tyranniques de son patron, qui prétendait que de telles appendices ne convenaient pas à un simple commis.

L'opération de la barbe étant terminée, M. Titmouse alla chercher dans sa malle un vieux pot de pommade, et, prenant délicatement quelques atomes de son contenu, il en frotta longuement cheveux, barbe et sourcils. Cela fait, il emmailotta l'index de sa main droite dans un coin de serviette, le trempa dans l'eau, puis le passa doucement sur sa figure, en évitant avec soin de toucher les sourcils et la barbe. Ne jugeant pas nécessaire de pousser plus loin ses ablutions, le commis se mit à cirer ses bottes, qui ne tardèrent pas à briller du plus vif éclat. Un instant il interrompit cette occupation pour verser dans sa bouilloire deux ou trois cuil-

lerées de chicorée, que l'épicier lui avait vendu pour du café de première qualité. Ensuite, il tira de sa malle une chemise en calicot, avec col et manchettes en toile. Cette chemise ne lui avait encore servi que deux fois, c'est-à-dire pendant les deux dimanches précédents. Il la passa avec beaucoup de précaution, dans la crainte de chiffonner les plis d'un jabot, sur lequel il attacha trois boutons, réunis ensemble par deux petites chaînes dorées, du goût le plus exquis. Après cela, il mit ses brillantes bottes, sans chaussettes, nous le disons à regret, et les introduit dans un pantalon blanc si fortement sollicité, en sens inverse, par les bretelles et les sous-pieds, qu'il avait toutes les chances de possibilité d'éclater, dans le cas où son propriétaire viendrait à s'asseoir avec trop de précipitation.

On aura peine à nous croire, mais le fait est que M. Titmouse mit une paire d'éperons à ses bottes; au reste, peut-être avait-il l'intention de monter à cheval dans le cours de la journée. Les éperons une fois adaptés, il mit un gilet en soie amarante broché de fleurs et garni d'un transparent en satin vert. Par-dessus le gilet, M. Titmouse disposa gracieusement une grosse chaîne en cuivre doré, dont il avait fait dernièrement emplette en l'échangeant contre une montre d'argent qui lui était fort utile. Il tira ensuite d'une petite boîte doublée de coton une bague ornée d'un caillou quelconque imitant le diamant, la passa au petit doigt de sa main droite et en contempla les feux avec une vive satisfaction. Enfin, il se mit à déjeuner, après avoir étendu sur ses genoux, en guise de serviette, la chemise sale qu'il venait de quitter.

Le déjeuner, qui se composait d'une tasse de café et d'un petit pain, ayant été promptement expédié, M. Titmouse acheva sa toilette. Il endossa une redingote bleue à collet de velour, tira les manches de sa chemise, de manière à établir une petite ligne blanche de démarcation entre les manches de la redingote et ses grosses mains rouges. Enfin, il mit sur sa tête, et un peu de côté, un chapeau luisant comme un chapeau neuf, malgré son long état de service; il plaça d'une façon négligée mais coquette, dans la poche de devant de sa redingote, un mouchoir blanc dont il laissa voir une faible partie; il prit à la main une petite canne noire à pomme dorée; puis, ayant consulté son miroir une dernière fois, il se sourit à lui-même d'un air satisfait.

Malgré ses cheveux roux, son front étroit et ses yeux gris un peu trop saillants, M.

Titmouse n'était réellement pas mal; son nez avait le type romain, et sa bouche presque toujours ouverte, laissait voir de fort belles dents. Sa physionomie, habituellement souriante, exprimait un parfait contentement de soi-même, mais il eût été difficile d'y découvrir le moindre indice d'intelligence. Pour achever ce portrait, nous dirons que M. Titmouse était d'une taille au-dessus de la moyenne et d'une tournure assez dégauchée.

En sortant de sa mansarde, M. Titmouse descendit un escalier sombre et tortueux, et traversa rapidement la cour pour éviter les regards d'un créancier, petit tailleur très tourmentant, et gagna Oxford street sans trop savoir de quel côté il dirigeait ses pas. Après un moment de réflexion, il se décida à aller dîner hors de la ville et à tuer ainsi le temps jusqu'à l'heure où le monde élégant se rend à Hyde-Park.

La situation de M. Tittlebat Titmouse était on ne peut plus précaire. Il était en retard de six semaines pour le paiement de son loyer, et malheureusement son hôtesse, vieille femme chargée d'embonpoint, ne jouissait pas d'un naturel facile; de plus, il avait négligé depuis plus de trois mois de régler le compte de sa blanchisseuse, autre créature revêche, et son modeste avoir se montait à vingt-six schellings pour faire face à toutes ces éventualités jusqu'à l'époque de son embarquement à la caisse du patron, c'est-à-dire dans six semaines. Aussi, par esprit d'économie, n'avait-il qu'un seul schelling pour les dépenses de la journée.

Ce fut en songeant à ses pénibles détails que M. Titmouse arpenta lentement Oxford street dans toute sa longueur. A en juger d'après son costume recherché et l'assurance de sa démarche, personne n'aurait pu se douter de l'anxiété d'esprit du pauvre dandy. Ce qui le désolait surtout, c'était de ne pouvoir satisfaire ses goûts d'élégance. Il portait envie à tous les gens bien mis qu'il rencontrait et particulièrement à ceux qu'il rencontrait à cheval ou en voiture. Tel était le thème unique de ses pensées, car son esprit naturel et son éducation ne lui fournissait pas d'autres sujets de réflexion. Il savait lire, écrire, compter... voilà tout... encore n'avait-il jamais lu que des romans, des pièces de théâtre et des journaux insignifiants. Un seul espoir soutenait son courage... l'espoir de devenir riche un jour par quelque caprice de la fortune... un billet gagnant à la loterie... une donation... un mariage avec quelque riche héritière.—(A Continuer.)

Le Gascon.

QUÉBEC, 17 MARS, 1868.

Chronique parlementaire.

Nous ne sommes pas contents aujourd'hui. N'allez pas croire que ce soit de vous, lecteurs. Dieu nous en garde ! Ce serait ingratitude de notre part ; car vous vous êtes montrés si obligeants, si empressés à vous procurer notre feuille ! Voici la raison de notre mécontentement : Nous pensions vous avoir servi une tarte à la crème assez passable dans notre dernière chronique : mais quel ne fut pas notre désappointement, je dirai même notre *endèvement*, lorsque nous vîmes qu'on nous faisait dire, des mots, ou plutôt des phrases, oui, des phrases admirables : ce n'est pas assez fort : insupportables, autant qu'elles peuvent l'être.

C'est ainsi qu'on a mis cangrenues—je vous le demande, quelqu'un avait-il déjà vu ce mot-là ? à coup sûr, ce n'est pas nous. "C'est que d'aller, etc.," il faut : "c'est raisonner que d'aller, etc." "on a inventé de nouveau," lisez : ou en inventer de nouveau, etc."

Nous l'avouons franchement, nous ne voulons pas faire du *humbug*, ou de la *blague* en français : nous parlons sérieusement. Ainsi donc, si vous n'êtes pas contents, déchargez votre bile sur l'échine des imprimeurs, ou plutôt du correcteur d'épreuves, afin de leur faire expier leurs dérèglements d'attention, sur laquelle, pour notre déplaisir, ils ne veillent pas assez. Peut-être nous rendriez-vous par là un grand service. Mais je m'aperçois que je me laisse emporter par mon ardeur *malicieuse* et *grondée* : allons, calmons nos esprits échauffés ! soyons gascons en tout et toujours !

Avant de reprendre notre essor *chronique*, nous allons rapporter, pour l'édification pleine et entière du Courrier du Canada, un passage d'une correspondance du Journal de Québec.

Si la *personne morale* du Courrier a une bouche, qu'elle gobe la bouchée à son passage : vite, Courrier, sur tes gardes ! la voici qui passe.

"Il y en a qui vous disent : Voyez-vous, M. Cauchon, cet ennemi du Bas-Canada, "en voulant sauver l'honneur de celui-ci, il met ses intérêts matériels en danger, puisqu'il voulait éliminer de la chambre trois bas-Canadiens, précisément au moment où nous avions besoin de toutes nos voix contre ceux qui veulent la représentation basée sur la population. Mais ses petits

"moyens de capter l'opinion et de détourner la vue des choses les plus saines de la conscience, n'ont pas même une excuse, "puisque d'abord M. Brown représente en ce moment deux comités et ne peut donner qu'une voix : que l'orateur (haut canadien) ne peut voter : que MM. Sandfield Mac-Donald, Maitice, McCann, tout le ministère et d'autres députés encore du Haut-Canada voteront contre la représentation basée sur la population, tandis que pas un seul membre du Bas-Canada ne jouera le rôle hideux d'apostat."

Allons ! Courrier, n'est-ce pas là une réponse *ad rem* ? Dis : parles : réponds : mais pas de mots en l'air ; de grâce, pas d'ornement au lard ; pas de potions anodines, encore bien moins du *Montagnais* ou du *Micmac*.

Mr. l'Inspecteur-Général Cayley se croit peut-être un grand orateur. On le dirait presque, en apercevant le long discours qu'il a prononcé, ou plutôt qu'il a *dit* lire. Mais nous l'en prions, qu'il ne s'abuse pas à ce point....

Vous nous trouverez peut-être un peu capricieux, vous qui nous faites l'honneur de nous lire ; mais que voulez-vous ? C'est là notre humeur, et nous ne pouvons refondre. Et puis encore, tenez, nous professons une aversion suprême pour tous ces chiffres entassés les uns sur les autres. Pourquoi tout cette *caqueterie*, tous ces calculs qu'il a fait à propos de la question *ad valorem* ? Pourquoi ? direz-vous, pourquoi ?—oui, pourquoi ? allez ! vous ne le savez pas. En un : dites. Pour nous, voici notre *pourquoi* : le digne homme voulait prouver à un de ses collègues qu'une tasse de thé, au lieu de coûter quarante sous, ne coûte que vingt (ce n'est pas une petite tasse de thé bien entendu.) Dites-moi : faut-il deux heures pour dire cela ? Pourtant, c'est ce qu'il a fait, ce monsieur Cayley. Eh mon Dieu ! tout avocat parle bien une heure, deux heures : c'est sa mesure ; est-il un Berryer pour tout cela ? Je ne l'assurerais pas.

"Oh ! oh !" va s'écrier notre petit *fouilleur* de *Fantasque*, oh ! oh ! je vous prends, mes gascons, je vous prends en flagrant délit de lèse-ministère : vous avez beau dire, c'est la vérité."

Eh ! morguienne ! si tu nous a pris, tu nous lâcheras. Ecoute bien, notre petit aîné, c'est là notre politique, à nous, Gascons : quand quelqu'un ne te plaît pas, tu ne l'aimes pas, hein ? Eh bien ! il en est ainsi pour nous à l'égard du ministère : nous ne travaillons pas pour lui, parce que nous ne l'aimons pas. Est-ce clair ?

Devons-nous parler du discours de M. Piché, député de Berthier ? Véritablement nous ne savons pas trop ce qu'il en faut dire. Les uns nous le montrent comme un *trafié*, les autres, comme une bonne acquisition pour le Ministère. Nous, nous disons l'un et l'autre : que nos lecteurs choisissent celui qui leur plaira. Nous ne voulons pas leur imposer nos idées ; nous ne sommes l'organon d'aucun parti : ce serait manquer à nos promesses. Mais ce que nous dirons jusqu'au bout, sans déborder d'un pouce, c'est qu'on ne doit pas aller chercher dans le peu d'harmonie qui existe entre les gens de l'opposition, un motif pour supporter le Ministère. Notre pensée est clairement définie : Nous ne sommes ni pour le rouge, ni pour le bleu, ni pour le violet, etc., nous sommes pour toutes les couleurs, les prenant comme elles viennent, selon le principe des bons Gascons.

A propos de Gascons, nous croyons qu'il y en a beaucoup à la Chambre : ou plutôt, ce sont des *imitations*. Il y a, par exemple, deux MacDonald, deux fins merles, qui ont failli se prendre aux cheveux, comme deux femmes qui se battent, et cela encore pour un misérable chiffre ! Deux hommes peuvent être homonymes et n'être pas du même sentiment.

Le grand prêtre Brown est encore à recommencer avec sa représentation : décidément il joue du malheur, ce pauvre diable : cette question a été perdue par 32 voix contre 86.

A quoi bon, après ce résultat, la ruade que le Courrier a lancée à M. Cauchon.

Un vote de *non-confiance* au ministère a été perdu par 40 voix contre 76. Cela ne nous donne pas plus de confiance.

Trente-deux contestations d'élections sont devant la Chambre.

Quelle farce ce serait si toutes ces contestations étaient écoutées ! Pour nous, nous ririons à gorge déployée.—Adieu, au revoir.

Madame la "Guepe."

Cet industriel *insecte* vient de nous faire présent de son gâteau d'hiver. Mais il faut voir ce chétif gâteau qui n'a pas plus de miel qu'un morceau d'éponge ou un tapon d'étoupe. Ce n'est pas étonnant : dans la saison où nous sommes, Madame la Guepe ne doit pas faire grande provision de miel.

En outre, elle se fait fort de piquer tout le genre humain et non de donner ses gâteaux : nous n'avons donc pas beaucoup plus à espérer de cette maligne de *guepe*. Aussi, le Gascon ne lui en veut pas pour ses

piquées, car, après tout, " elle nous tire une révérence et nous souhaite succès et bénédiction."

Elle aurait cependant pu s'empêcher de nous traiter ni plus ni moins de menteurs à propos d'un petit *pensez-y-bien* que le *Gascon* s'est permis d'adresser au *Fantasque*. Car bien que le *Gascon* déclare formellement "qu'il ne cherchera noise à personne en particulier, mais qu'il saura défendre sa peau si on cherche à la trouer," il ne veut pas dire par là qu'il laissera le *Fantasque* libre de chanter pouille à Louis Michel Darveau, sans lui en faire la remarque.

Il est vrai qu'en racontant l'histoire du ci-devant Louis Michel depuis son baptême jusqu'à nos jours, le *Gascon* n'a pas senti sa peau trouée dans le principe; mais il n'aime pas à voir un citoyen; quel qu'il soit, si grossièrement traité.

Pensez-y bien, Madame la *Guêpe*, votre ami le *Fantasque* ne fait pas beaucoup honneur aux dames. Il faut voir son article intitulé: "Un homme pétillant."

Il a voulu aussi se moquer de notre *sel français*; nous pensons pourtant qu'il en aurait eu grand besoin pour saler un peu ses phrases, car elles sont très indigestes.

Ainsi, Madame la *Guêpe*, le *Gascon* va prendre un verre à votre santé, espérant qu'aux fleurs de Mai, vous ne serez pas si avare de votre miel.

Quant à nos conditions d'abonnement, Madame n'a pas droit de s'en moquer, elle vend bien assez cher ses gâteaux gelés.

N. B.—Madame nous fait bien trop d'honneur en nous proposant l'échange de nos *gasconnades* contre ses *piquées*: aussi, nous nous empressons d'accepter son offre.

Les Faits Divers du "National."

"*Etiquette*.—Pour avoir annoncé l'apparition d'une nouvelle feuille dans cette partie même de notre journal où nous plaçons ces quelques lignes mêmes aujourd'hui, nous nous sommes attiré une tirade, ah!... mais une vraie tirade de gascon. "Nous ne nous serions jamais imaginé qu'on put tant tenir à un recolin quelconque avec ces misérables mots faits divers. Si nous l'eussions pensé... Mais consolons-nous, puisque notre nouveau confrère nous ab-sout en disant: Mais passe... Le second numéro du *Gascon* a été déposé sur nos bureaux avant hier, et comme le premier il est plein d'intérêt."—(*National de Vendredi*.)

Voilà un confrère qui s'y connaît en gas-

cons; aussi le remercions-nous de toutes les bonnes choses qu'il nous adresse. Si nous nous sommes fâchés, confrère, d'avoir été placés dans les *Faits Divers*, c'est que les gascons sont fort irritables, mais comme disent les *bonnes gens*, peu *rancuneux*, aussi le *Gascon* après s'être fâché un peu de ce qu'on le regardait comme un *faill*, est-il revenu à la raison, et vous a-t-il absout (comme vous le dites). Mais pour être franc, confrère, cette manière d'absoudre n'est pas de nous, elle est purement du *Canadien*, cet *absolvant* par excellence. Imaginez que le *Canadien* pour nous pardonner une *gasconnade* (qu'il ne trouvait pas de son goût, vous pouvez croire) nous dit: Mais passe... et comme le *Gascon* est un peu *pilléur*, il s'est emparé de cette expression sans en rien dire à personne. Quel filou!!!

Si tous nos confrères étaient comme le *National*, ce serait un vrai plaisir que d'écrire.

Aux Journaux.

Le *Gascon* joue du bonheur de ce temps-ci. Pensez-donc, lecteurs, que l'*Inquisiteur*, l'*Ere Nouvelle* et le *Journal de l'Agriculture* veulent bien échanger avec lui. Aussi se donne-t-il bien le garde de refuser. Il est fier... mais fier... à n'en plus marcher sur terre.

Nos remerciements à tous ces journaux.

Un ennemi jure' du "Gascon!"

Le dernier numéro du *Fantasque* contenait une petite correspondance qui, bien que fort peu remarquable, mérite notre attention, parce que d'abord nous voyons le premier jugement qui soit défavorable au *Gascon*, et ensuite parce que l'histoire de cette correspondance est comique au plus haut point: le *Gascon* s'en mêlera donc un peu.

Un ami nous a fourni tous les renseignements nécessaires. Il paraît qu'un *politiqueur* en herbe, jeune étudiant, fier d'une importance qu'il n'a pas, a vu avec un dépit marqué la naissance du *Gascon*; cela peut vous paraître drôlatique, lecteurs, n'est-ce pas? C'est pourtant le fait, et voici pourquoi le jeune *Rochefort* n'aime pas le nouveau-né qu'il trouve indigne du nom de *Gascon*: quelques-uns de ses camarades, pour une raison ou pour une autre, avaient encouru sa disgrâce: c'est le premier nœud de la comédie. Le jeune homme, lors de la naissance du *Gascon*, pensa, rêva ou conjectura que ces mêmes camarades, frappés par lui d'anathème, étaient du nombre de

ceux qui rédigeaient le *Gascon* (!); en voyant le succès du *Gascon*, le jeune imberbe faillit donc crever de dépit; il se bâta aussitôt de répandre ce dont, disait-il, il était convaincu. Puis, pour rendre la farce plus complète, il a présenté au *Fantasque* un petit dialogue que lui seul a pu comprendre, nous en sommes persuadés. Le *Fantasque* a paru lui ouvrir ses colonnes avec beaucoup de cordialité, chose qui nous étonne, d'autant plus que nous avons été plus bienveillants à son égard.

Les rédacteurs du *Gascon* ont ri de bon cœur en lisant cette petite correspondance, mais lorsqu'on les a informés de tout, et surtout lorsqu'ils ont connu à qui ils avaient affaire, vous pourrez croire qu'ils se sont bien récréés.

Ainsi, que le jeune homme s'apaise, qu'il reprenne ses sens; il a frappé à mauvaise enseigne. Qu'il se reconcilie avec ses jeunes camarades, qui doivent être bien surpris de toute l'affaire, et, s'il ne trouve pas nos *gasconnades* heureuses, il a moyen fort simple de ne plus s'endormir en les lisant... qu'il n'achète plus le *Gascon*. Ce dernier trouvera toujours assez de lecteurs pour l'apprécier comme il le mérite.

Un mot au *Fantasque*. Nous avons déjà refusé nombre d'écrits dirigés contre lui, et nous devions nous attendre à ce qu'il en agit aussi généreusement envers nous. Confrère, si vous commencez la guerre, croyez-nous, elle sera rude....

Avertissement.

Nous avertissons nos lecteurs de ne pas prendre au sérieux tout ce qui paraît sur le *Gascon*.

Si nous donnons cet avertissement, ce n'est pas pour la grande majorité de nos lecteurs, mais pour "Rochefort" du *Fantasque*, et quelques autres, qui semblent avoir pris au sérieux la lettre que nous avons publiée dans premier numéro.

Pauvre *Rochefort*! il faut que la perspicacité ne soit pas votre *fort*, puisque vous n'avez point pu vous apercevoir que cette lettre n'était remarquable que par son côté ridicule.

Le "Canadien" en fusion.

Cette *fusion* que nous croyions morte et enterrée est encore vivante et a bien envie de vivre. Le *Canadien*, qui a prêché si long-temps cet être incompréhensible, vient nous dire que, grâce à ses soins, les députés du Bas-Canada vont voter contre la représentation basée sur la population, et cela

parce que le premier, il a inventé ce, nous ne savons quoi, qu'il appelle, lui, fusion, et dont il s'est nourri pendant près de trois mois.

Allons donc ? le *Canadien* s'en donne beaucoup. Que l'on suppose que Maître Brown (le braillard pharisaïque, comme il l'appelle) propose une motion tendant à regarder l'orangisme comme religion nationale (ce qui n'est pas improbable, car le patriarche Brown est capable de tout) alors on verra tous les députés Bas-Canadiens s'élever en masse et écraser la motion ; il est tout probable que le *Canadien* attribuera à son fantôme de fusion le succès de nos membres.

Pauvre fusion tu es bien morte, et personne, pas même ton père le *Canadien*, ne pourra te ressusciter.

Les Capitaines Canadiens.

Vous savez, lecteurs, qu'il y a quelque temps la rumeur nommait les capitaines qui devaient aller aux Indes, et cette rumeur était fondée. Ces capitaines qui devaient des généraux devaient être des Canadiens, et on disait même que ce seraient des Canadiens-Français. Alors plusieurs demandes furent faites par nos braves militaires pour obtenir ces grades. Ils en étaient dignes, et ne l'eussent-ils pas été, on aurait dû les accepter puisqu'ils poussaient la loyauté, la générosité jusqu'à aller affronter les dangers, non seulement d'une guerre acharnée, mais encore ceux du climat qui sont de beaucoup plus dangereux. Mais ces braves soldats avaient oublié qu'ils étaient de la race inférieure, et que le Gouverneur en chef des *Canadas* sir Edmond Head, était lui, de la race supérieure, et que par conséquent il choisirait ses compatriotes. C'est ce qui est arrivé, on a laissé des gens qui sans être instruits à fond de la guerre, avaient cependant des connaissances assez étendues pour prendre un homme qui, comme le dit la *Military Gazette*, d'après Shakespeare. "N'a jamais commandé un escadron sur le champ de bataille ; qui n'a pas plus vu le feu qu'une jeune fille."

On a choisi M. R. C. Price pour capitaine. Voici une injustice criante contre les Canadiens, mais peut-on attendre autre chose..... ?

La St. Patrice.

Aujourd'hui, 17 mars, est la fête nationale des enfants d'Erin ; nous leurs souhaitons beau temps, joie, entente cordiale, tout ce qu'il faut en un mot dans une fête natio-

nale. Le *Gascon* aime cela, une fête nationale ! Il se plaît à voir tous les citoyens d'une même origine se presser sous leurs drapeaux, se serrer la main, s'appeler frères, pourvu qu'ils aient de la bienveillance pour les autres enfants du sol qui sont d'une autre origine.

Le *Gascon* promet donc de sourire aujourd'hui de satisfaction, en voyant nos braves Irlandais parader dans les rues de Québec, et comme une période sérieuse si longue l'affraie, qu'on lui permette, à la fin de cet article, une gasconnade, une seule ; ce n'est pas trop demander. Le *Gascon*, donc, est d'opinion que les enfants d'Erin sont infiniment plus commodes le jour de leur fête nationale que le jour d'une élection ou d'un procès qui intéresse un des leurs. . . . Nous prions donc instamment le ciel qu'il fasse que chaque jour soit une fête nationale. Nous aimons les bannières, les handeroles, et tous les instruments pacifiques de ce genre ; mais nous n'aimons pas le bâton. . . .

"L'Avenir" au tribunal de Minos.

On dit qu'à la vue de l'*Avenir*, descendu aux Enfers, tout frémit dans ce noir empire de Pluton. Mercure lui-même pouvait à peine conduire cette ombre rebelle, et la barque du vieux Caron était sur le point d'être engloutie sous les ondes du Styx, tant elle faisait d'efforts pour s'échapper et revenir au séjour des vivants. Mais aussitôt que le vieux Caron l'eut déposée sur le rivage, Cerbère vint porter secours à son maître courroucé. De ses trois gueules écumantes, il jetait de tous côtés des hurlements si affreux que l'Erèbe frémit.

Minos, tenant l'arme fatale dans sa main droite, attendait avec impatience cette ombre si terrible, capable d'inspirer de la crainte aux plus fiers lutins.

Dès qu'il la vit auprès de son tribunal, il lui adressa ces paroles :

MINOS.

Tes efforts sont aussi vains que tu es vaine toi-même, ombre impuissante ! Pourquoi veux-tu troubler le silence des Enfers ? Apprends que dans ce sombre séjour tous les crimes des mortels sont éternellement punis. Attends-toi à recevoir ici la récompense que tu mérites.

L'AVENIR.

Il n'est pas plus de juge pour moi dans les Enfers que naguère il en était sur la terre ; c'est moi qui suis mon juge.

MINOS.

Les immortelles divinités, qui t'ont laissé vivre un instant sur la terre, vont enfin te

faire voir qu'il est un jour de vengeance. Déjà le châtimement qui t'est réservé est écrit dans le livre du Destin :

L'AVENIR.

Je me moque de ton infailible Destin, de tes rigoureux châtimements. En un moment je puis soulever les ombres du Tartare. Tu trembleras, toi, plus que l'arbrisseau secoué par les vents. Apprends que les tyrans des ombres timides ne m'ont jamais fait craindre. Cesse de tourmenter les mortels jusqu'à leur mort, ou je te renverse pour toujours de ton tribunal impuissant.

MINOS.

Oublies-tu que tu n'es plus qu'une ombre vaine, pour conserver jusqu'aux enfers cette arrogance avec laquelle tu voulais faire plier les mortels sous le joug de tes principés impies ? Je vais te rappeler ton impuissance. Ecoutes un moment les ordres du Destin. "Tes pieds s'attacheront à la terre, tu prendras une forme nouvelle, et tes bras deviendront les rameaux d'un arbre hideux que les ombres les plus fières n'osèrent pas même approcher. Tu demeureras sur les rivages du Styx dont les ondes bourbeuses arroseront tes racines."

Ainsi ordonne le Destin ; que sa volonté s'accomplisse. *Ainsi-soit-il.*

Au même instant l'*Avenir* veut faire entendre de mençantes paroles ; mais déjà ses pieds sont enfoncés dans la terre, et ses bras étendus en rameaux.

Ce géant, monstre horrible qu'enfanta la terreur, qui a fait trembler tout l'*Averne* même après sa mort, n'est plus qu'un arbre dégoûtant et épineux dont le vieux Caron coupe quelquefois des branches pour châtier les ombres rebelles et importunes. Toutes en ont horreur : à sa vue seule, elles furent épouvantées.

Des malins nous ont demandé pourquoi le *Canadien* ne donne plus à ses lecteurs l'état de la température ou de la saison. Après bien des réflexions, nous en sommes venus à la conclusion suivante : Le *Canadien*, tout occupé depuis quelque temps du soin de radouber son vaisseau endommagé, la *Fusion*, ne peut raisonnablement s'occuper de ces mille petits détails auxquels il donnait d'abord tant d'importance. Nous croyons cependant qu'il reviendra peu à peu à ses anciennes habitudes ; lorsqu'il sera convaincu que son navire est dans une situation désespérée, que les vents terribles, les partis soufflent trop fort pour lui, et qu'il est mieux de le garder solidement attaché au rivage. *Ainsi-soit-il.*

"L'Observateur."

Nous avons attendu vainement l'*Observateur* ces jours-ci. On nous dit qu'il paraîtra plus tard; c'est mauvais signe pour un nouveau journal de se faire attendre de même. Nous avions souhaité succès et prospérité à notre confrère de la semaine dernière, mais il paraît que Dieu n'exauce pas tous les vœux des Gascons. C'est peut-être la voie publique qui n'a pas voulu nous exaucer, mais *vox populi, vox Dei*.

Puisse-t-il renaître, mais vivre plus longtemps!!!

Démenti.

M. Piché, M. P. P., a donné un démenti formel à ceux qui prétendent qu'avec de l'argent on fait tout. Cependant avec de l'argent on fait des bleus.

Nos remerciements aux rédacteurs du *Journal de l'Agriculture* pour l'échange qu'ils ont voulu faire avec nous.

Nous commençons aujourd'hui la publication de la charmante histoire, traduite de l'anglais, intitulée : *Les dix milles guinées de rente*. Cette histoire, qui est toute gasconne, convient parfaitement à notre journal, et sera, nous l'espérons, goûtée des amateurs. On y trouvera une véritable étude de mœurs. Elle est un peu longue : c'est le seul défaut que nous y ayons remarqué; mais en revanche, elle est si intéressante que nos lecteurs ne s'en apercevront pas.

Correspondances.

MM. LES COLLABORATEURS DU GASCON,

Dans votre numéro du dix courant, vous dites : "La lecture de M. D. telle qu'il l'a prononcée, et la lecture de M. D. telle qu'il l'a publiée dans le *National*, ne sont pas tant s'en faut deux portraits photographiques; les auditeurs et les lecteurs de sa lecture, peuvent ne pas être les mêmes personnages, mais ceux qui ont entendu et lu en même temps, peuvent corroborer notre avancé, voilà pourquoi nous persistons à dire que les idées de M. Darveau sur les prêtres et les riches ne nous édifient nullement."

Je dois vous dire que j'ai eu le plaisir et l'avantage d'assister à cette lecture, et de collationner le manuscrit d'icelle avec la publication sur le "*National*," et je certifie que la lecture de M. Darveau dans le susdit *Journal* est telle qu'il l'a donné devant la Section St. Jean, qu'il n'y a pas eu un seul

mot qui ait été retranché ou changé, qu'il n'a rien dit contre les prêtres: ni contre les riches; et tous ceux de ses auditeurs qui voudront lui rendre justice diront la même chose. Je vous défie, vous et toute autre personne quelconque, de prouver le contraire.

Je n'accepterai pas le témoignage de ceux qui se cachent sous le voile de l'anonyme. Je remarque dans vos deux premiers et derniers numéros que vous avez une affection extrême pour la bienséance et pour la politesse, ainsi que pour l'étiquette; vous devez avoir au moins, ce me semble, la même affection pour l'honnêteté et pour la justice.

J'ai l'honneur d'être Messieurs,

Votre dévoué Serviteur

PIERRE GAUTHIER.

N. B.—Je vous prie d'insérer la présente dans votre prochain numéro, afin de rendre justice à qui de droit.

P. G.

Québec, 13 Mars, 1858.

Notre correspondant a entendu, dit-il, et collationné sur le *National* la lecture de M. Darveau, pour nous, nous avons eu de la peine à collationner sa lettre; cependant nous sommes venu à comprendre parmi ces susdites lectures, ces collations de lectures, que notre correspondant, M. P. Gauthier était en faveur de la lecture de M. Darveau, pour un; qu'il avait lu et entendu la lecture de M. Darveau, pour deux; et enfin que M. P. Gauthier n'acceptait pas le témoignage des gens qui se cachent sous l'anonyme. Cela nous dégage de la réponse que nous devrions lui faire. En effet, pourquoi lui exposer notre opinion, s'il ne veut pas y ajouter foi.

Nous conseillons à M. Gauthier et aux autres correspondants qui voudraient revenir sur cette question, de ne plus nous adresser d'écrits sur cette matière. C'est une chose qui a perdu toute sa nouveauté et par conséquent toute son importance.

N. B.—Nous ne savons pas si M. P. Gauthier est distrait naturellement, mais ce que nous savons, c'est que M. Gauthier nous a envoyé avec sa lettre un reçu dont nous n'avons nullement besoin. Ce reçu est en son nom à une dame, et nous le prions de bien vouloir venir le quérir au bureau du *Gascon*.

MM. LES COLLABORATEURS,

Permettez-moi d'avertir Sa Majesté *Fantastique II*, qu'elle a fait une grossière faute typographique dans son dernier numéro. C'est que, dans sa correspondance intitulée : "Un secret bien connu," au lieu de *Paul* elle aurait dû imprimer *Poulé*.

UN ETUDIANT.

Canotiers.

Un fou sage.—Dans un café de New York une personne qui ne pouvait lire un mot, prit une Gazette et la tenant la tête en bas, montrait beaucoup d'attention à lire, sur la première page, les avertissements des bâtiments. "Quelles nouvelles?" demanda quelqu'un là présent, "Il y a une grande tempête dans les flots, répliqua-t-il, tous les bâtiments sont sens-dessus-dessous."

Le docteur South.—L'un des chapelains de Charles II, prêchant un jour devant la cour qui était composée des hommes les plus dissipés et les plus corrompus de la nation, s'aperçut, au milieu de son discours, que le sommeil s'était insensiblement emparé de son auditoire. Le docteur se tut tout-à-coup, et changeant de ton de voix, appela trois fois le lord Landerdale. "Milord, lui dit-il d'une grande voix, je suis fâché d'interrompre votre repos, mais je vous prie de ne pas ronfler si fort car vous pourriez réveiller sa Majesté."

UN HOMME PARFAITEMENT ENTRÉ DANS L'ESPRIT DU CARÈME.

Un Canadien demandait un jour à un Yankee s'il était ordonné de jeûner dans son Eglise. "Certainement, dit maître Yankee, et nos ministres nous conseillent fortement la mortification; mais nous ne sommes comme vous, catholiques, nous ne jeûnons pas ventre-plat.

Pour jeûner, dit l'autre, il faut bien que le ventre amincisse.

Pas du tout, répliqua l'Américain, nous jeûnons d'esprit et de cœur, puis ensuite nous mangeons de bonche. Et quand nous buvons, nous saluons le Très-Haut. Car autrement, les œuvres des hommes ne sont rien."

Examinez maintenant vos consciences, catholiques.

UN LISEUR DE GAZETTES.

Une femme désirant ardemment faire ses Pâques, alla chez sa voisine demander "quand aura lieu la fête?"

La voisine répondit qu'elle ne savait pas trop: "mais je crois, dit-elle, qu'elle aura lieu vers la fin de Mai."

Le maître de la maison, cordonnier de profession, voyant l'ignorance profonde de sa pauvre femme, dit à la dévotte: "Est-il vrai, madame, que vous ne lisez pas la gazette?"

—Comment, lui dit-elle?

—C'est que cette année, le dimanche de Pâques sera le quinze Août parce que l'année est bissextile."

Voyez, lecteurs, l'utilité des bonnes lectures.

Un Gascon dînait un jour à Toulouse, chez une personne de sa connaissance. Lorsqu'on en fut au dessert, on servit un grand fromage de Roquefort. "Où l'entamerai-je, demande le Gascon? Où vous voudrez, dit le maître de la maison." Là-dessus, le Gascon appela un de ses domestiques qui servaient à table: "portez, dit-il, ce fromage chez moi, je l'entamerai à la maison."

Qu'en dites-vous? Monsieur Barlin, il y a bien des sots et des fourbes à Paris, sans vous compter!—Comment, Morbleu! vous osez me tenir ce langage chez moi! allez! je vous tiens pour un franc c.....

—Pardonnez, Monsieur, je dis seulement qu'il y a très peu de sots et de fourbes à Paris, en vous comptant.

Un laquais ayant beaucoup gagné dans la rue Quincampoix, se donna un équipage. Le premier jour qu'il se servit de son carrosse, entraîné par ses anciennes habitudes, au lieu de se mettre dedans il monta derrière. Le cocher lui cria: "Eh! monsieur, que faites-vous? Le carrosse est à vous.—Ah! il est vrai, répondit le maître; je l'avais oublié."

Tallemant raconte que le cocher d'un de ses frères priait Dieu pour tout ce qu'il aimait en la manière suivante: "Je prie Dieu pour moi, pour ma femme, pour monsieur et madame, pour mes chevaux et pour les enfants du logis."

Variétés.

LE ROSSIGNOL.

Mais l'empereur n'était pas mort. Seulement, il était toujours étendu pâle et froid dans son grand lit garni de rideaux de velours avec des embrasses d'or; à travers une fenêtre, la lune projetait sa lumière sur lui et sur l'oiseau protégé.

Le pauvre empereur pouvait à peine respirer; il était aussi oppressé que si quelqu'un lui eût marché sur la poitrine; il ouvrit les yeux et vit que c'était la Mort qui s'était mis sur la tête de sa couronne d'or, et qui tenait d'une main son sabre et de l'autre son riche drapau. Tout autour, dans les plus des grands rideaux de velours, il aperçut des têtes bizarres, dont quelques-unes semblaient affreuses et les autres douces et souriantes. C'étaient les bonnes et les mauvaises actions de l'empereur qui se présentaient pour assister à sa dernière heure.

"Te souviens-tu de ceci? lui dirent-elles tout bas l'une après l'autre. Te souviens-tu de cela?" Et elles lui racontèrent bien des choses qui lui firent couler la sueur du front.

"Je n'ai jamais rien su de pareil!" dit l'empereur. De la musique, de la musique! Qu'on apporte le grand tantam chinois pour que je n'entende plus ce qu'elles disent!" Et les figures continuèrent de parler, et la Mort répondait par un hochement de tête chinois à tout ce qu'elles disaient.

De la musique, de la musique! répéta l'empereur. Toi, petit oiseau d'or, chante, chante donc! Je t'ai donné tant d'or et tant de diamants! J'ai même suspendu ma pantoufle autour de ton cou. Veux-tu chanter?

Mais l'oiseau restait muet. Il n'y avait personne pour le remonter, et sans ce secours il n'avait pas de voix.

Et la Mort continuait de tourner vers l'empereur ses orbites creuses. Et le silence se prolongeait d'une manière effroyable.

Alors tout à coup, près de la fenêtre, se fit entendre un chant ravissant: c'était le petit rossignol de la forêt qui chantait sur une branche. Il avait appris la mort de l'empereur, et il venait lui apporter de l'espoir et de la consolation. Grâce aux charmes de sa voix, les visions devenaient de plus en plus pâles, le sang circulait de plus en plus vivement dans les membres affaiblis de l'empereur, et la Mort même écoutait en disant: "Continue petit rossignol, continue."

—Oui, répondit le rossignol, si tu veux me donner ton sabre d'or, et ton riche drapau, et la couronne de l'empereur."

Et la Mort donnait à mesure chaque joyau pour une chanson, et le rossignol continuait toujours; il disait le cimetière paisible où poussent les roses blanches, où le tilleul répand ses parfums, où l'herbe fraîche est arrosée des larmes des survivants.

Et la Mort fut prise du désir de retourner à son jardin, et s'évanouit par la fenêtre comme un brouillard froid et blanc.

"Merci, merci, dit l'empereur. Merci, petit oiseau céleste; je te reconnais bien; je t'ai chassé de ma ville et de mon empire, et cependant tu as mis en fuite les méchantes figures qui assiégeaient mon lit; tu as éloigné la Mort de mon cœur. Comment pourrais-je te récompenser?"

—Tu m'as déjà récompensé, dit le rossignol. J'ai arraché des larmes à tes yeux, la première fois que j'ai chanté. Je ne l'oublierai jamais: ce sont des diamants qui touchent l'âme d'un chanteur. Mais maintenant dors, pour reprendre tes forces et te rétablir; je continuerai de chanter."

Et pendant qu'il chantait, l'empereur fut pris d'un doux sommeil, d'un sommeil calme et bienfaisant.

Le soleil brillait par la fenêtre, lorsqu'il se réveilla fort et guéri. Aucun de ses serviteurs n'était revenu auprès de lui; on le croyait toujours mort. Le rossignol seul était resté fidèlement à son poste. "Tu resteras toujours auprès de moi dit l'empereur; tu chanteras quand il te plaira, et l'oiseau artificiel, je le briserai en mille morceaux."

—Épargne-le, dit le rossignol; il a fait le bien tant qu'il a pu; garde-le toujours. Pour moi, je ne puis pas bâtir mon nid, ni demeurer dans le château, laisse-moi venir quand bon me semblera. Le soir, je chanterai sur la branche près de ta fenêtre pour t'égayer et te faire réfléchir; je chanterai les heureux et ceux qui souffrent; je chanterai le bien et le mal, tout ce qui n'est pas connu de toi; car le petit oiseau vole partout, jusqu'à la cabane du pauvre pêcheur et du laboureur, qui tous les deux vivent si loin de toi et de ta cour. J'aime ton cœur plus que ta couronne, et cependant il sort d'une couronne un parfum saint et céleste.

—Tout! répondit l'empereur, qui s'était revêtu de son costume impérial, et qui pressait contre son cœur son sabre d'or.

—Une seule chose: ne raconte à personne que tu as un petit oiseau qui t'informe de tout. Crois-moi, tu n'en ira que mieux."

Et le rossignol s'envola.

Un instant après, les courtisans et les serviteurs entrèrent pour voir une dernière fois leur défunt empereur.

... Et voilà qu'ils restaient tout ébahis; mais l'empereur leur dit tout bonnement: *Bonjour.*

(FIN.)

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Le Gascon paraîtra une fois la semaine, tous les Mercredis autant que possible. Le prix par numéro sera de Quatre Sous, on pourra s'abonner aussi à l'année moyennant 7½ shelings payables d'avance. A raison de quinze sous on pourra s'abonner pour un mois seulement.

On ne recevra aucun abonnement sans que le versement de l'argent soit effectué d'avance.

On pourra se procurer des exemplaires chez M. Lamoureux, imprimeur, qui recevra tous les abonnements.

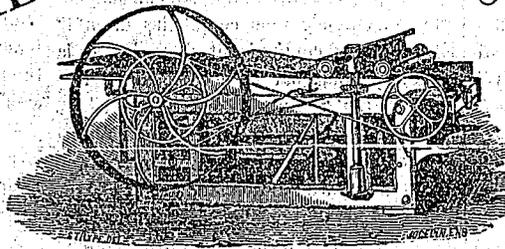
TARIF DES ANNONCES.

1ere insertion, par ligne..... 8d
Chaque insertion subséquente, par ligne..... 1d
Toutes les correspondances ou autres écrits doivent être adressés à M. Lamoureux et francs de port.

Tous les correspondants devront donner leurs noms aux rédacteurs.

Les abonnés de la campagne pourront se procurer le journal en s'adressant par écrit ou autrement, à l'imprimerie, en payant l'abonnement d'avance, soit pour un mois ou pour un an.

IMPRIMERIE DE P. LAMOUREUX



RUE LA MONTAGNE, BASSE-VILLE.

Le soussigné prend la liberté d'annoncer au public en général, qu'ayant augmenté son établissement d'un assortiment considérable de

Caractères Uni et de Fantaisie,

Est maintenant prêt d'entreprendre toute

SORTE D'OUVRAGE,

TEL QUE

BLANCS DE TOUTES SORTES; CARTES D'AFFAIRES, DE VISITES, DE BAL,
DE NOCES, ET AUTRES; GRANDE ET PETITES AFFICHES; BLANCS
DE DOUANE; CIRCULAIRES; CHEQUES DE BANQUE ET
AUTRES; CATALOGUES; ETIQUETTES DE
TOUTES SORTES; PAMPHLETS;
Etc., Etc. Etc.

Aussi, tout ce qui s'exécute dans

L'ART TYPOGRAPHIQUE,

DEPUIS

LA PLUS PETITE CARTE JUSQU'AU PLUS GRAND PLACARD,

→ Tout ouvrage sera livré au temps promis, et sera de la meilleure main-d'œuvre,

ET AU PLUS BAS PRIX POSSIBLE.